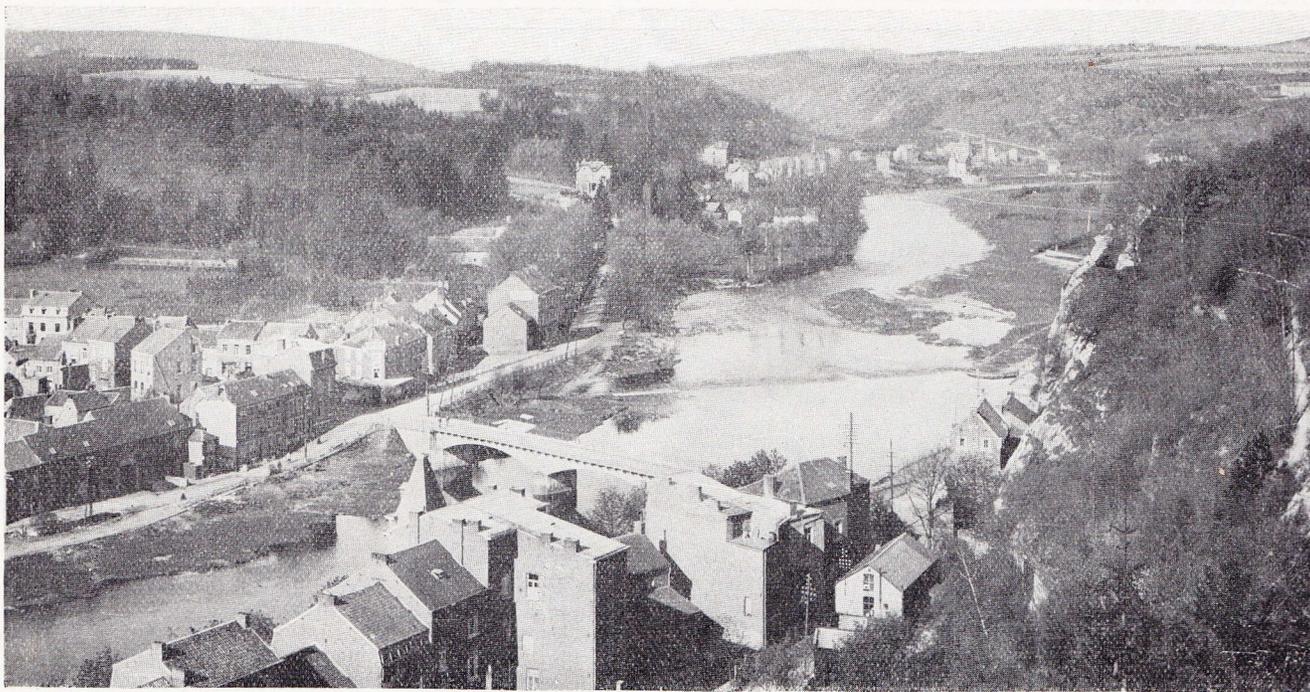




Ce qu'on pense de nous

Je sais très bien que plus on voyage, moins bien on voyage. L'auto, les express, les billets circulaires ont diminué l'intérêt attentif et instructif que nous portions aux pays traversés par nous, dans la même décevante proportion que la carte postale illustrée a pris la place de l'aimable, pittoresque et copieuse correspondance où nos pères consignaient les descriptions et les impressions notées par eux au jour le jour pendant leurs lents déplacements. Le kodak a tué le calepin de bristols à croquis et le temps n'est peut-être pas loin de nous où le cinématographe tiendra lieu de tout autre tourisme.

N'importe : il existe encore des arriérés ou des entêtés qui prétendent ne pas seulement regarder autour d'eux quand ils tra-



Esneux.

versent des pays qui leur sont inconnus ou quand ils séjournent dans des villes toutes neuves à leurs yeux. Certains excentriques poussent même l'originalité jusqu'à confier longuement au papier le récit de leurs voyages ou le résultat de leurs investigations.

J'entends qu'ils ne se contentent pas de ces notes cursives, de ces notations trop superficielles, de ces clichés pris au hasard de la course, dont sont encombrés journaux, revues et livres de l'heure présente.

Mais il n'est pas devenu tout à fait impossible ou illusoire de connaître l'avis sage et patiemment documenté d'un étranger sur une région, sur un peuple, sur une civilisation d'aujourd'hui. Et si dans cette revue précisément, où abondent les pages d'intéressante évocation des décors et des mœurs les plus lointains, comme aussi les tableaux fouillés jusqu'en leurs moindres détails, des coins remarquables fourmillant dans nos plaines flamandes ou nos montagnes wallonnes, nous pouvons lire ce que des Belges pensent de la Belgique et de l'étranger, il n'est pas inopportun d'y signaler une fois ce qu'un étranger a pu penser de nous.

× × ×

Ce voyageur qui est venu nous regarder vivre, qui s'est mêlé à notre vie, qui a voulu momentanément participer avec une conscience parfaite à toutes les préoccupations et à tous les incidents de notre existence civique, sociale, populaire, économique

et politique, est un Français. Et rien n'est curieux, rien n'est rare, rien n'est admirable autant que le don de rapide assimilation dont il a fait preuve.

Pendant une vingtaine de mois, M. Henri Charriaux, qu'une mission de son gouvernement fixait par hasard à Bruxelles, a regardé de tous ses yeux, écouté de toutes ses oreilles, — et j'ose dire qu'il a aimé de tout son cœur, — ce qui se passait autour de lui parmi des gens d'une mentalité toute nouvelle pour lui.

D'autres se seraient longtemps trouvés dépayés, n'auraient rien compris à ces façons de penser et d'agir, ou les auraient très mal comprises. M. Charriaux a tout de suite aperçu le jeu des ressorts compliqués d'une âme qui n'est pas celle de sa race, bien qu'elle ait avec celle-ci d'incontestables affinités.

Et de ces réflexions d'un spectateur impartial autant que sincère, est né un volume dont le mérite inattendu est de se prêter abondamment à l'édification de ceux-là même qu'il prétend découvrir et expliquer.

Car c'est vrai : nous apprendrons, beaucoup d'entre nous tout au moins apprendront, dans le livre de M. Henri Charriaux, ce que nous sommes, comment et pourquoi nous sommes, d'où nous venons et, vraisemblablement, où nous allons.

Et il m'a paru qu'il ne serait pas sans utilité de signaler aux

lecteurs de cette publication un ouvrage qui répond on ne peut plus fructueusement à leur souci, à leur besoin constant d'investigation et d'intelligente curiosité.

× × ×

M. Charriaux a vu dans la Belgique moderne une « terre d'expériences ». Elisée Reclus déjà, comme l'auteur le rappelle, avait baptisé notre pays « le champ d'expériences de l'Europe ». C'était, pour notre plus grand profit, transformer l'opinion que s'en étaient toujours faite des devanciers tels que Napoléon, lequel ne s'était, après beaucoup d'autres, soucié que d'en faire « le champ de bataille de l'Europe ».

Nous ne suivrons pas ici l'auteur dans ses considérations, si judicieuses et si intéressantes, sur la situation sociale et économique de notre pays. Je voudrais seulement rechercher dans son livre les passages où il consigne l'impression faite sur lui par le pittoresque varié de nos contrées, par la beauté ou l'originalité, la splendeur ou l'intimité de nos villes.

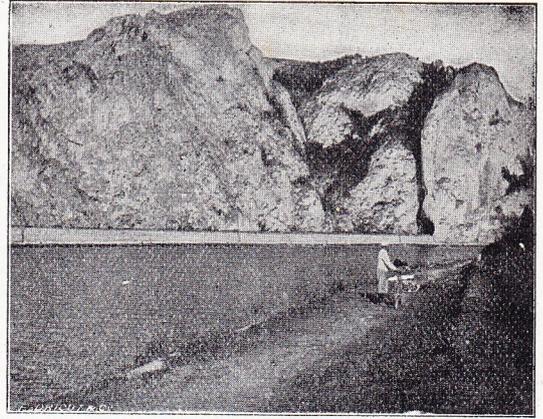
M. Charriaux n'a, en effet, pas seulement étudié la Belgique et son peuple; il les a regardés aussi.

Il les a regardés avec des yeux dont la sympathie et l'admiration doivent nous être d'autant plus précieuses qu'elles sont évidemment spontanées, impartiales et désintéressées.

A côté de la Belgique du travail, il a aimé celle du tourisme.

C'est bien ici, n'est-ce pas, l'endroit où il sied d'en être fier et d'en être reconnaissant.

« La Belgique pittoresque, écrit notre hôte dans son livre, qui prend une belle place parmi tous ceux que le savant docteur Gustave Le Bon groupe sous le titre d'ensemble de *Bibliothèque de philosophie scientifique*, la Belgique pittoresque est d'une variété d'aspect extraordinaire : les Ardennes montagneuses ont des perspectives de petite Suisse, avec une joliesse et une fraîcheur de tons qu'on ne trouve que là. Les bords de la Meuse ne sont qu'un long défilé de sites agrestes d'une poésie intense. La lande campinoise est d'une beauté sauvage qui rappelle les puzas mélancoliques des bords du Danube. Les campagnes nourricières flamandes, d'une fertilité grasse, respirent la santé et la force. Une mer farouche baigne une longue théorie de plages coquettes. Il y a, près de Bruxelles, la forêt de Soignes, — débris de la vieille forêt charbonnière, — où les hêtres sont des colosses. Il y a, à Anvers, l'Escaut qui s'étale avec majesté comme un grand fleuve. Il y a surtout, pour le touriste, des merveilles artistiques : peinture, sculpture, architecture. C'est en Belgique qu'il faut aller pour bien connaître Rubens, Jordaens, Van Dyck, et les Quentin Metzys, et les Van Eyck, et les Memling, et les Breughel. C'est la Belgique qui a les plus beaux hôtels de ville du monde — Bruxelles, Bruges, Louvain — sans compter les cathédrales, les béguinages et bien d'autres curieuses et émouvantes survivances. »



La Meuse entre Waulsort et Hastière.



Durbuy.

Et l'auteur montre quel charme étonné il a éprouvé à connaître sur un aussi petit espace de terre des impressions aussi multiples et aussi diverses.

Cette variété dans les aspects du sol, dans les décors naturels ou artificiels, il la retrouve dans la mentalité, dans le caractère, presque dans l'allure physique des habitants.

× × ×

De même que le plat pays et le pays de montagnes sont chez nous si essentiellement différents, leurs habitants respectifs affectent des oppositions radicales à la base desquelles la langue est sans contredit la plus énergique.

N'est-ce pas à peine sans transition que, d'un village à un autre, qui n'est éloigné que de quelques kilomètres, le flamand succède au wallon? La transition des mœurs ne peut logiquement pas exister là où est absente la transition des dialectes elle-même. En un endroit seulement on peut rencontrer une apparence de fusion des deux races manifestée dans le langage que parle une population intermédiaire. Mais, et M. Charriaut l'a très bien compris, ce n'est pas un compromis entre le flamand et le wallon qui a été créé pour l'usage de ces huit à dix mille citoyens belges; ils ont forgé un patois hybride dont on ne sait s'il tient

plus de l'un ou de l'autre de nos deux dialectes nationaux, ou si, en définitive, il n'est redevable qu'à soi seul et à des origines mystérieusement bizarres de sa déconcertante et toute locale rareté?

C'est dans un quartier populaire de Bruxelles, vous le savez tous, que se parle, se transforme, s'enrichit sans cesse cette langue bizarre et à sa façon savoureuse : « Ce quartier, dit M. Charriaut, est désigné sous le nom de Marolles. Le marollien est une espèce d'argot, très pittoresque, où l'on retrouve des expressions à double origine très caractéristiques. Le marollien est ainsi, peut-être, la seule entité commune. La parturition de la Belgique comme nationalité s'est bornée à cet idiome hybride dont la saveur de terroir est encore rehaussée par un accent spécial. Le marollien résume toute l'œuvre prégnante de l'accouplement linguistique et plusieurs siècles d'histoire commune. Mais, comme si cet accouplement était contre nature, le marollien n'est considéré par les Bruxellois eux-mêmes que comme un jargon laissé à la racaille, quelque chose comme le *rotwelsch* des Allemands et le *cant* des Anglais. »

× × ×

Il devait être intéressant de savoir ce que pensait un étranger aussi consciencieusement attentif d'un point délicat qui provoque volontiers la division en deux camps fort agressifs des psychologues locaux. M. Charriaut adhère-t-il ou non à la thèse de l'existence d'une *âme belge*?

Avant de nous donner cet avis personnel, l'auteur a soin de



Anseremme.

rappeler ce qu'ont dit de la question les champions en vedette des deux idées. Il nous montre M. Edmond Picard et ses disciples s'appuyant sur les savantes recherches historiques de M. Henri Pirenne pour en arriver à proclamer l'incontestable authenticité de l'âme belge. Il ne dédaigne pas de rappeler qu'un aimable



Clair de lune sur la mer du Nord.

chansonnier montois y croyait aussi lorsqu'il rimait son refrain célèbre :

*Flamands, Wallons,
Ne sont que des prénoms,
Belge est notre nom de famille.*

Il cite l'opinion éloquent de M. Camille Lemonnier : « Elle existe, cette âme belge, faite de deux tronçons, jadis coupés et depuis réunis, de deux races qui, malgré la dualité des modes d'expression, ont un même battement de cœur, de deux territoires dont l'un, la plaine, est comme une trainée d'or cousue au bas de la robe des monts. »

Mais il montre aussi la force des arguments, politiques ceux-ci et utilitaires plus que sentimentaux, de ceux qui prétendent que les deux tronçons de race germanique et gauloise ne se souderont jamais moralement et que l'on ne peut espérer d'eux qu'une association d'intérêts matériels, une action non point commune, mais parallèle. M. Léon Van der Kindere n'a-t-il pas écrit un jour « ce fut une triste erreur de centraliser la Belgique ».

M. Charriaut estime, lui, que dans l'absolu des deux formules, il y a une utopie. Utopie dans le désir de voir l'équilibre s'établir entre les deux éléments de la population; utopie aussi dans la conviction qu'ils en sont arrivés à se combiner intimement. « De sorte, conclut-il, que la Belgique est condamnée à vivre,



Marais en Campine.

entre deux utopies, sous un régime boiteux, jusqu'à ce que des événements, qu'il ne faut pas souhaiter, viennent le modifier en mieux ou en pire. Ce régime est heureusement rendu très supportable par cette qualité fondamentale des deux races en laquelle on peut voir une affinité secrète : le bon sens, qui est la

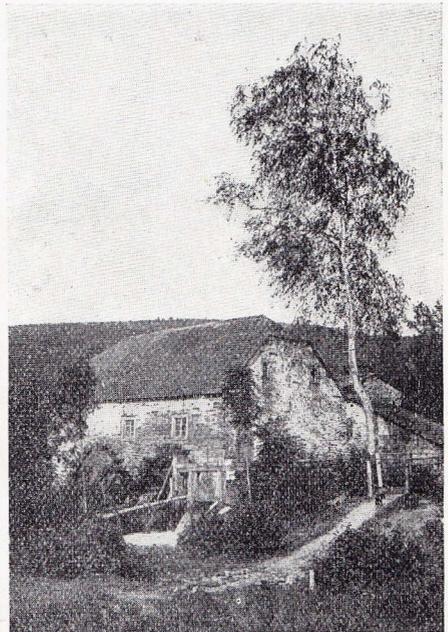
forme moderne de la sagesse antique. Et, malgré tant de divergences, le type belge se précise si l'on ne tient compte que du même culte de travail professé, en une admirable communion, à la même sainte table de la liberté ! Il n'y a pas d'âme belge ; mais il y a une conscience belge. »

× × ×

Jusque dans les travaux de ses habitants, la Belgique demeure double comme elle l'est par leur langue, par leurs caractères.

Toutefois, ceci est surtout une dualité acquise et même elle tend à disparaître quelque peu. Il n'y a pas bien longtemps que la grande industrie s'est implantée et développée dans notre pays. Si l'on se reporte à cinquante ans en arrière, on verra nos provinces agricoles avant tout. Si l'on regarde dix ou quinze ans, peut-être moins, plus loin dans l'avenir, on s'imagine aisément ce que sera la Campine transformée en un nouveau Borinage.

Car l'industrie, qui ne s'était jusqu'ici emparée que de la région accidentée, — le Hainaut, les environs de Liège et de Namur, — a été fouiller le sol vierge que recouvrent les sables, les bruyères et les sapins des plaines limbourgeoises. Le tableau que M. Charriaut nous fait des régions wallonnes peuplées d'usines laborieuses ne sera plus fidèle demain ; il faudra en élargir le cadre et l'étendue jusqu'aux confins de la frontière hollandaise et jusqu'aux rives de la Meuse basse. Là, comme autour de Mons, de



Moulin de Rahier sur la Lienne.

Charleroi et de Liège, entre Zonhoven, Mechelen et Hasselt, dans le voisinage des puits d'extraction que l'on est en train de forer, s'édifieront tout naturellement « les usines aux fours incandescents qui jettent sur la contrée des lueurs d'incendie. Plus hauts que les vieilles tours féodales encore debout, les hauts fourneaux, les fonderies et les laminoirs dressent leurs cheminées fières comme des minarets ».

Il ne se passera plus beaucoup de jours avant que soit plus formellement exacte la constatation de l'auteur de la *Belgique moderne* : « La Wallonie est industrielle, la Flandre est agricole : les deux régions, déjà séparées par la distinction des races, le sont encore dans le productivisme. L'industrie s'est merveilleusement adaptée au caractère de ces populations wallonnes que l'histoire a connues remuantes, toujours en ébullition. Le caractère flamand est, lui, plutôt agricole, et les travaux des champs, dans les grandes plaines, apparaissent comme une appropriation naturelle à la conformation d'esprit d'une population lente, grave, réfléchi. »

× × ×

En tout cas, ce qui doit nous flatter dans ce copieux bilan, si abondamment documenté et étayé d'aperçus personnels du plus impartial bon sens, dressé tout à notre honneur par un étranger qui est venu sans parti pris d'aucune sorte nous interroger à notre insu, c'est le résultat excellent auquel l'a conduit cette consciencieuse enquête. Nous avons su, écrit-il, attester que la véritable puissance n'est pas dans le nombre, mais bien dans les qualités énergétiques des citoyens,

PAUL ANDRÉ.

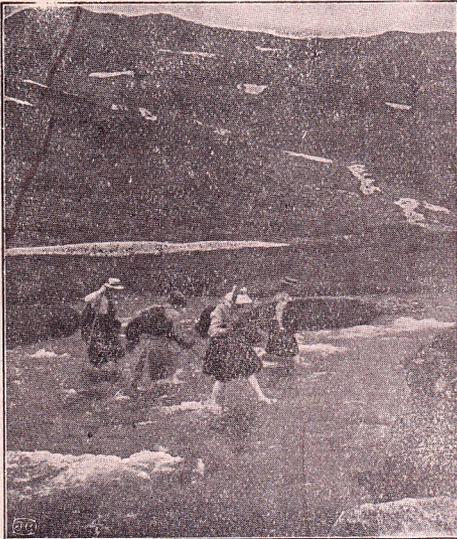
TOURING CLUB DE BELGIQUE

Cotisation annuelle de sociétaire:
3 francs
Les dames sont admises



SOCIÉTÉ ROYALE

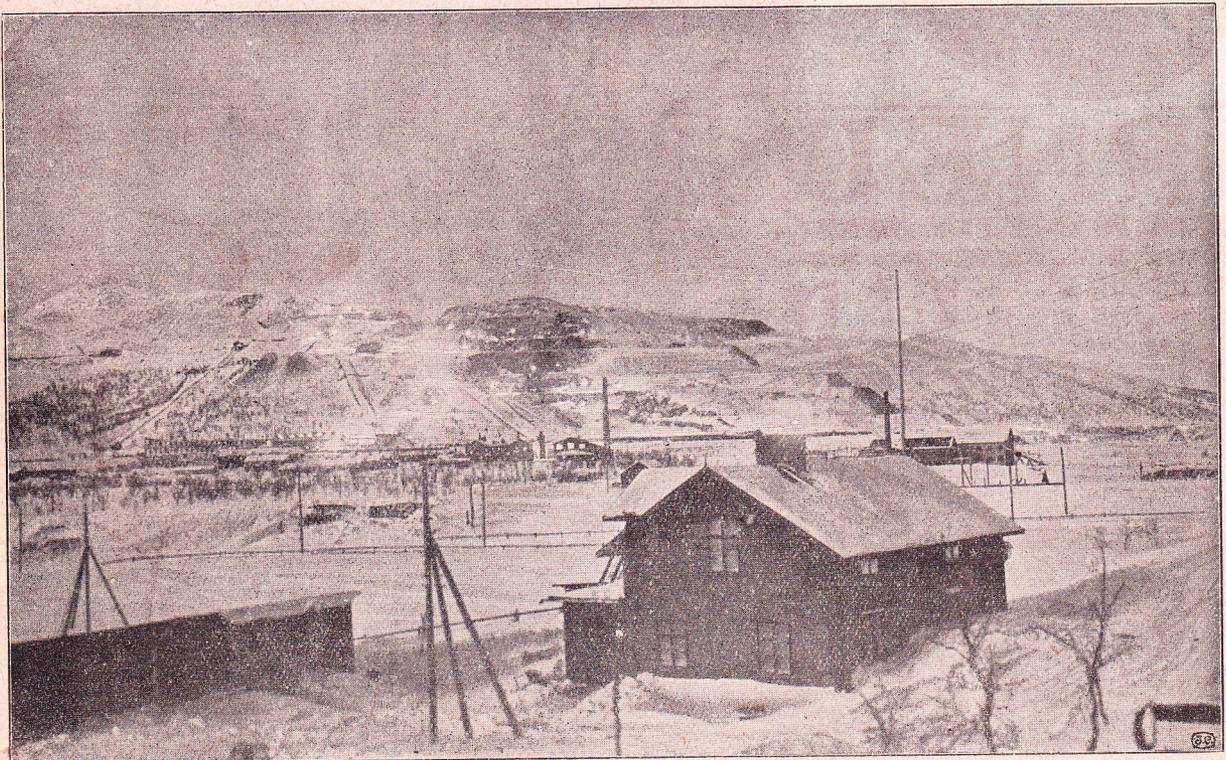
Envoi gratuit de l'*Annuaire*, du *Manuel du touriste*, du *Manuel de conversation* et, deux fois par mois, du *Bulletin officiel illustré*.



Passage à gué d'une rivière en Laponie.



Une rivière dans les Alpes scandinaves.



Laponie. — Kiruna et ses mines au clair de lune.